

## Martine Watrelot : La réception du roman *Le compagnon du Tour de France* dans les milieux compagnonniques du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est une des intentions avouées de l'auteure, celle d'être lue des compagnons faisant leur Tour de France<sup>1</sup>, qui a piqué notre curiosité de la réception du roman dans les milieux compagnonniques: George Sand a-t-elle réussi à conquérir ce lectorat spécifique ? L'étude de la réception littéraire est d'autant plus intéressante ici que Sand souscrit explicitement à une politique littéraire en faisant de la littérature politique. Le défi pour elle est complet : nouveauté de la démarche, nouveauté du public à toucher, mais défi aussi pour ce nouveau public lui-même, car les compagnons ne sont pas particulièrement des lecteurs de fiction, au moins sous la forme romanesque, comme nous le verrons. L'initiative de George Sand allant à la rencontre du compagnon Agricole Perdiguier témoigne d'une démarche volontariste dont nous examinerons dans un premier temps dans quels termes elle apparaît dans le roman lui-même.

Toutefois, l'analyse de cette réception ciblée, et ce sera notre deuxième point, se heurte au problème des traces sur lesquelles nous appuyer pour la développer. Ces limites sont dues au fait que, s'il existe bien des études historiques sur la fréquentation et l'utilisation des cabinets de lecture au XIX<sup>e</sup> siècle, aucune n'a été faite de façon précise sur le cabinet qu'Agricole Perdiguier ou ses confrères fréquentaient, qu'elles portent en général sur des périodes antérieures à celles où le roman aurait pu être lu, ou encore qu'elles ne proposent pas d'outils suffisamment fins pour évaluer l'impact du roman de George Sand.

Pour tenter de répondre néanmoins à la question, nous ne pouvons nous nous fier qu'à des lecteurs dont on trouve trace, autrement dit ceux qui sont eux-mêmes auteurs, qui se réfèrent au *Compagnon du Tour de France* ou qui ont intégré des éléments du roman dans leurs propres œuvres. Ce sera notre troisième point. Aussi restreinte soit-elle, l'analyse nous fournira quelques pistes et permettra, je l'espère, d'initier la recherche mieux documentée qui serait souhaitable.

### ?? Quel projet d'auteur ?

Membre d'un groupement ouvrier exclusivement masculin et traditionnaliste, Agricole Perdiguier songe à se faire connaître d'écrivains néo-catholiques proches des poètes-ouvriers mais pas d'une femme telle que Sand. C'est elle qui prendra l'initiative d'une rencontre déterminante qui contribuera à modifier le projet de chacun des deux protagonistes sur les bases d'un contrat, tacite entre eux, polémique dans ses fins.

Pour *Le Compagnon du tour de France*, œuvre que l'on pourrait présenter comme le produit du défi et du paradoxe, Sand prend des risques financiers et éditoriaux : en effet, elle voue sa narration à d'autres groupes sociaux que ceux dépeints jusque-là, et abandonne Bonnaire pour Perrotin qui tirera 1 500 exemplaires d'une édition bon marché.

Ainsi, Sand se soucie-t-elle de trouver un public chez les sociétaires du Tour de France, comme en témoignent dans le chapitre 10, ses apostrophes aux « beaux lecteurs » d'une part, et aux « bons compagnons » d'autre part. Le reste de l'ouvrage tend à destiner *Le Compagnon du Tour de France* à un public féminin qu'elle flatte ironiquement. Même si c'est

---

<sup>1</sup> Lettre à Perdiguier in George Sand : *Correspondance* Vol V p. 105 lettre à Perdiguier du 20 août 1840

de fait aux femmes instruites et aux prolétaires qu'elle prétend délivrer son message, au fil des pages se dessine assez nettement le portrait, chargé, de la lectrice imaginée par Sand : coquette, oisive, vive, passionnée, impressionnable. Une charmante petite bourgeoise moins superficielle qu'il n'y paraît au premier abord, car son intelligence lui permet de décoder le jeu des masques empruntés par l'auteur. On ne peut toutefois nier la première apostrophe à l'attention des «bons compagnons» mais l'idée offerte par G. Sand de son lecteur ouvrier est beaucoup moins nette. Tout au plus peut-on hasarder que cette image est fournie par le héros de son livre lui-même, Pierre Huguenin, qui s'initie dans la bibliothèque d'Yseult à la lecture de romans, ceux de Walter Scott notamment, ce qui n'est pas anodin : en 1831, Michelet invite un petit menuisier, rencontré en chemin, à la lecture des romans, peu pratiquée par ces ouvriers<sup>2</sup>. Sand, au contraire, renouvelle au fil de sa narration les mises en garde contre les effets – pervers – de la fiction romanesque et l'on peut s'interroger sur ses mobiles : chercherait-elle à forcer les appels à la distanciation critique par souci d'éducation et de contrôle de ces lectorats peu convenus ?

Le défi d'avoir, en écrivain responsable, à former ses lecteurs est d'importance : ces lecteurs ouvriers sont, comme les lectrices, en voie d'émergence en 1840. Les lois Guizot sur l'enseignement ont bénéficié à une génération d'adolescents entrés en apprentissage à 12 ou 14 ans (nés après 1825), ils arrivent à peine dans le compagnonnage en 1841. La forme du conte que Sand déclare emprunter se légitime pour une fiction destinée à la jeunesse et à un lectorat des campagnes nourri de formes orales de littérature. Mais on ne peut soutenir que l'auteur suive véritablement, dans cette narration, les structures formelles du conte telles que les conçoit Propp et l'on classe *Le compagnon* dans le genre romanesque.

Les études sandiennes ont jusqu'ici rendu compte de ce qui programme *a priori* la réception de George Sand, à savoir ses pactes de lecture. Le code de lisibilité repose ici sur la traduction par l'écrivain de paroles ouvrières adaptée à la forme du conte ou du roman traditionnel (Sand hésite entre ces deux genres). Le mot «conte» serait donc à saisir au sens d'ouï-dire, il signifierait le passage d'une littérature de la voix à l'écrit. Ce pacte-ci justifie les précautions de l'auteur, il n'est peut-être pas aussi bienveillant à l'égard de l'ouvrier qu'il voudrait le laisser croire puisque la responsabilité du texte incombe à l'ouvrier autant qu'à l'artiste. Lâcheté d'écrivain ou subtil stratagème pour contourner les impasses d'une entrée problématique dans un domaine compagnonnique où la femme est par sa nature exclue, où l'intellectuelle est une étrangère, et la profane une intruse ?

La réception des œuvres de Sand – en France et *a posteriori* – ayant été peu étudiée, nous allons tenter d'évaluer quelque peu l'accueil fait au roman – comme genre – par des compagnons distincts, – partie émergée d'un iceberg appelé *les ouvriers*. Notre enquête – incertaine – nécessitait de recourir à une méthodologie qui fait défaut et je profite du cadre de nos échanges pour susciter vos critiques d'historiens, de compagnons, de littéraires, car il faut ici mettre en relation un faisceau de compétences disciplinaires. Une telle étude exige d'abord d'identifier le lectorat et ses attentes.

### ?? Quels lecteurs ?

Sand a-t-elle su séduire ces lecteurs nouveaux venus dans le monde de la fiction romanesque ? Une femme cultivée comme Daniel Stern laisse tomber le couperet d'un jugement négatif sans appel :

---

<sup>2</sup> L'historien note dans son *Journal* établi par Paul Viallaneix Paris, Gallimard, 1959 tome 1 à la date du 6 octobre 1831 les livres lus par le jeune ouvrier : la Bible, les Mémoires de Vidocq, un ouvrage d'instruction populaire *Simon de Nantua*, Plutarque et Bonaparte ; alors « Je lui donne une liste de livres : *Histoire des voyages, Le bonhomme Richard, Quentin Durward, Don Quichotte* ».

« *L'auteur a cru arriver à une grande vérité de détails [...] et malgré tout cela, et peut-être à cause de cela, un froid glacial s'étend sur le récit. L'intérêt est nul ; je ne sais quoi de contraint et de faux se fait sentir.*<sup>3</sup> » ?

Le livre, « faux », suscite pourtant une vive polémique dans les milieux littéraires. Perdiguier, lui, soutient le roman et la romancière.

C'est déjà le premier succès de Sand : elle a su amener le menuisier à la Ire, puisque Agricol se passionne plus pour le théâtre de Voltaire ou *La Henriade* que pour les romans contemporains ignorés. Il ne découvrira pas *Lélia* et lira tardivement *Consuelo* à son retour d'exil en 57 : s'il recommande toujours aux ouvriers la lecture des romans de Sand, il n'en donne pas les titres, ce qui n'est pas tant une condamnation que l'aveu d'une méconnaissance ; à moins qu'il ne faille interpréter ce silence comme l'indice d'un implice culturel.

En 1841<sup>4</sup>, le menuisier envisage que chaque Société compagnonnique – grâce aux économies faites sur les frais de procédures légales que l'arrêt de luttes permettra de réaliser – , puisse se constituer une bibliothèque type où, à côté des traités de métier, prendrait place une encyclopédie populaire et quelques grands textes du théâtre classique, des épopées (Le Tasse), ainsi qu'une de ces anthologies populaires nommées *Leçons de littérature* proposant des extraits d'œuvres d'écrivains contemporains comme Béranger, Lamartine, Sand, Hugo, Casimir Delavigne, Chateaubriand, mais aussi quelques ouvrages politiques. On comprend qu'il s'attache autant à une éducation à la littérature et à ses codes formels qu'à un plaisir de lire au gré de sa fantaisie – ou de sa fatigue – de lecteur. Nous sommes encore ici en marge des formes condensées de la Bibliothèque bleue, mais s'y intègre ostensiblement la « grande » littérature contemporaine. Dans un courrier échangé en février 1841 avec un ancien Compagnon du Devoir (le menuisier Valette dit Antoine le Provençal), Perdiguier consacre plusieurs pages à la défense des partis esthétiques et moraux pris par G. Sand dans sa fiction. Il débat du jugement de critiques littéraires en les confrontant à la réalité de son expérience en matière de compagnonnage et de vie ouvrière. C'est donc par la vérité de sa peinture que Sand peut se faire lire par les menuisiers, catégorie d'artisans rompus à l'écriture et à une certaine pratique de la littérature. Le roman est considéré davantage pour son utilité que comme objet d'évasion : il aide soit sur le plan de la conduite morale, soit à l'intégration des normes de la nouvelle société.

Les usages de lecture dans les milieux compagnonniques des années 25-30, le menuisier en rend compte dans ses *Mémoires* : c'est une lecture oralisée par un volontaire, donnée le soir à la collectivité d'une chambrée de 7 à 10 jeunes hommes. Rien de fondamentalement différent d'avec les pratiques de lecture du XIX<sup>e</sup> siècle, populaire ou non. Les recherches de Jean Hébrard et Frédéric Barbier montrent, qu'en Allemagne comme en France, la proportion des hommes sachant lire est supérieure à celle des hommes sachant écrire. Notre enquête sera contrainte de se cristalliser autour de lecteurs qui écrivent et publient.

Si nous avons à constater dans la réception du roman une différence entre des compagnons ayant fait leur Tour de France avant ou après 1840, les premiers restant souvent allusifs ou silencieux, il convient de relativiser les effets des lois Guizot sur ces milieux compagnonniques instruits par l'enseignement mutuel et la pratique de la correspondance

---

<sup>3</sup> Article paru dans *La Presse* du 9 janvier 1841 que René Bourgeois cite longuement dans l'introduction de l'édition qu'il a faite du *Compagnon du Tour de France*, P.U.G., Grenoble, 1988.

<sup>4</sup> Second tome du *Livre du compagnonnage* pp.214-217 et pp 95-108 pour la lettre à Valette

entre sociétaires. Il faut davantage prendre en considération la fermeture d'une certaine partie du corps social compagnonnique à l'imprimé.

Vis-à-vis de l'entreprise de publicité menée par le couple-force Perdiguier/ Sand, ce qui justifie les craintes de tous (métiers, devoirs et âge confondus), c'est de voir puiser dans les écrits rendus publics des armes pour les combattre et les salir, et ce qui emporte leur adhésion, c'est que l'écrit pourrait contribuer à une réforme sociale pacifique et fraternelle.

### **?? De la lisibilité du roman pour un sociétaire d'un compagnonnage ancien et réfractaire à la publicité**

Formant avec les couvreurs un Devoir spécifique, les charpentiers, contrairement aux cordonniers et aux menuisiers, s'adonnent peu à la prose. Silencieux et puissants, ralliés à un Fondateur particulier, ils dessinent une figure originale et archaïque, cause de préjugés – y compris au sein du compagnonnage – dont ils semblent vouloir se défendre.

Dans le roman, le « vénérable » de Pierre Huguenin est un charpentier sage, gai malgré son invalidité par accident du travail, un Ancien respectable qui guide la jeune génération sur des chemins connus de lui seul. C'est l'un des personnages secondaires, positifs, les mieux croqués par l'artiste.

Sand a saisi que la religiosité du Compagnonnage se fonde sur une pratique et des rites qui cherchent à ancrer dans l'individu et le groupe auquel il s'assimile un faisceau de valeurs spirituellement et moralement connotées – comme la fraternité, les vertus, le travail, la perfection, la fidélité à l'idéal et aux engagements de sociétaire, le don. Elle va mettre en œuvre dans son roman des formes actives de religiosité populaire, par exemple celles liées aux superstitions attachées à la figure du charpentier.

Appartenant à la branche si particulière des métiers de la forêt, les étranges charpentiers conservent attachée à leur image la fantasmagorie, à la fois valorisante et terrifiante, de ceux qui connaissent les puissances naturelles. Aussi le père Lacrête, maître serrurier, rapporte-t-il dans *Le Compagnon* les croyances populaires attachées à l'initiation des charpentiers censés pactiser avec le diable. D'inquiétants, ces charpentiers deviennent dangereux quand, enivrés et entraînés par des soldats, ils saccagent l'auberge de la Savinienne et poussent le menuisier Amaury au crime par légitime défense. La romancière s'inspire ici des assertions de Perdiguier qui relate une attaque de charpentiers chez la Mère des menuisiers de Blois, en 1825, Blois étant le topos choisi pour cette partie du roman. Pour tout lecteur de Perdiguier et de Sand, aguerri ou pas, il devient donc difficile de mettre une distance fictionnelle sur cette scène violente.

Des réactions des charpentiers /lecteurs, quelle trace avons-nous ?

Dans la mesure où leur mutisme absolu paraîtrait autoriser les sottises qu'on leur impute, les charpentiers de Paris estiment en 1843 – ils sont alors engagés dans une grève très dure – devoir répondre à Perdiguier afin de protester contre des mensonges et des erreurs flagrantes inconsidérément rendus publics. Cette lecture critique, cette auto-réhabilitation, s'accompagne d'une action de salubrité publique. Ces hommes, « *tout à fait étrangers aux travaux littéraires* », « *s'arment de la plume sociale* »<sup>5</sup> pour éclairer les lecteurs sur les principes du Compagnonnage et les causes des dissidences. S'ils se réfèrent à Sand, – sans

---

<sup>5</sup> *Notice historique sur le Compagnonnage comme base fondamentale des sociétés*, 1843, chez la Mère des compagnons passants charpentiers de Paris cote B.N. [R.44970] p.7

dénigrer son roman, ce qui est à souligner –, ils préfèrent chercher dans l'Histoire, « *lumière des Nations* », des preuves que le Compagnonnage n'a pas voulu arrêter le progrès : selon eux, la devise *Liberté, Egalité, Fraternité* se conforme à l'esprit d'équité et d'amour développé dans le Compagnonnage, mais ce processus n'est pas encore parvenu à maturité, et en présence de cette nouvelle hydre qu'est la concurrence industrielle et financière, ils en appellent à toute la classe ouvrière pour faire cesser les querelles. Cette « Notice historique sur le Compagnonnage comme base fondamentale des sociétés » est publiée selon les règles compagnonniques : chez la Mère et au nom de la société des charpentiers du Devoir. L'anonymat ne permet pas de connaître ces auteurs/lecteurs ; cependant, le mode de publication montre que ce sont des actifs du Devoir, donc des jeunes faisant leur Tour de France. Ils semblent juger le roman moins conséquent que l'Histoire de France et craignent moins de la fiction – qui relève de l'art – que d'une pseudo histoire du Compagnonnage, trop partielle et parcellaire, vulgarisée par Perdiguier.

Sand semblerait donc avoir été lue par les charpentiers avec une compétence de lecteur de fiction, ce qui, en retour, minore l'impact du roman. Comment dès lors évaluer cet impact sachant qu'il est sous-tendu par une polémique politique ?

La promotion du monde ouvrier est conçue par les acteurs du temps comme devant se fonder sur un processus d'acculturation. Il est remarquable en effet que les échanges, épistolaires ou non, entre Sand et Perdiguier passent par des pics à mettre en relation avec les éditions du roman accompagnées de publications et d'actions sur le Tour de France de Perdiguier voire de poussées républicaines à la Chambre.

### **?? Des éditions populaires du roman dans la décennie 40-50**

L'étude de l'histoire éditoriale du roman est assez surprenante : de nos jours, la première édition n'est guère consultable, on trouve plutôt les second et troisième tirages, tous sans illustration, donnés en 41 par Perrotin, et confiés à l'imprimerie Henri Fournier et Cie. Or la seconde édition Perrotin de 1841 est de fait la troisième, puisque, consciente de la concurrence déloyale de la contrefaçon belge, Sand se hâte de conclure avec Jamar à Bruxelles, en 1840, une édition légale. Cela n'empêchera ni Haumann ni Meline et Cans de publier en 41, à Bruxelles, une contrefaçon. Donc fin 1841, dans les pays où le compagnonnage est établi, on dispose de trois tirages Perrotin – indice d'un certain succès –, et de trois éditions belges francophones, et un nombre indéfini d'éditions allemandes sont annoncées dans les bibliographies sous l'étiquette de la maison Brockhaus et Avénarius de Leipzig, libraires qui se montrent plus inventifs en matière d'édition que respectueux des règles et des lois.

Les travaux d'Helga Jeanblanc montrent que cette Maison de librairie de Paris et de Leipzig est commissionnaire de l'imprimerie Firmin Didot connue pour employer des ouvriers allemands. Didot est associé à Fournier, l'imprimeur de Perrotin. C'est Jules Claye, prote chez Fournier et Cie, qui imprime *Le compagnon du Tour de France*, avec sous ses ordres des ouvriers typographes allemands qui sont réfugiés politiques en France, comme Joseph Wintersinger, qui a créé une éphémère coopérative d'imprimeurs, ou Carl Schapper, qui a séjourné à Bruxelles avant d'être expulsé de France fin 40. Ces typographes immigrés sont liés au correcteur en imprimerie German Maürer, activiste politique ami de Arnold Ruge. Traduisant à l'occasion les romans français, pour le compte de leur employeur, ces immigrés sont un élément important des échanges culturels franco-allemands. Ces actifs du Deutscher Volkverein ou de La ligue des Bannis sont, à Paris, liés aux compagnons français politisés car organisés comme eux en associations mutuelles. On peut ainsi supposer – sans pour autant pouvoir l'établir avec certitude – une influence des réseaux ouvriers organisés internationalement dans la diffusion européenne du roman, d'autant que Perdiguier est lié au milieu de la librairie et des cabinets de lecture du quartier des menuisiers de Paris. Ces canaux

de diffusion parallèle sont d'importance pour toucher un lectorat de milieu défavorisé, qui n'est pas spontanément porté à lire le dernier roman d'une écrivaine. Aujourd'hui comme hier, dans les milieux compagnonniques fermés, la recommandation de bouche-à-oreille s'avère la meilleure des publicités. Perdiguier, de son côté, se fait quasiment commis en librairie pour distribuer le roman aux artisans qu'il côtoie en nombre, ainsi qu'il l'écrit à la romancière le 22 juillet 1843. Les réseaux des petits libraires de province et des cabinets de lecture parisiens ont sans doute accéléré la réception de ce roman-là auprès des compagnons. L'histoire éditoriale confirme l'influence des réseaux socialistes européens dans la diffusion du roman.

Sand a-t-elle consenti à une diffusion Outre-Rhin ? Peut-être, car l'imprimeur Curmer, qui est l'un des commis en librairie de Brockhaus et Avénarius à Paris, traite une mystérieuse affaire avec Sand en avril 1841: une édition allemande légale ? Celle donnée à Leipzig en 41 par Kollmann qui a déjà publié *Spiridion* ? celle de 1843 toujours à Leipzig, chez Wigand, traduite par Ludwig Meyer<sup>6</sup> ?

1843 est une année-clef pour la réception du roman. Perrotin en donne une réédition dans le tome XII des *Oeuvres complètes* de Sand, tandis qu'un projet similaire, *Sämmtliche Werke*, est mené en Allemagne avec une introduction d'Arnold Ruge (éditions Wigand) qui n'entrera en relation avec Sand qu'en 44.

Puisque le nombre des éditions est un indice de réception pour le XIX<sup>e</sup> siècle, signalons<sup>7</sup> pour la décennie qui nous occupe, la dernière édition allemande, *Isolde*, qui sera publiée en 1850 par Franck, successeur de Brockhaus et Avenarius à Stuttgart. Il faut souligner que par le changement de titre s'opère le glissement du thème compagnonnique vers le roman social féminin.

Comme le montre Michèle Riot-Sarcey dans *La démocratie à l'épreuve des femmes*, même si elles appartiennent au peuple, les femmes ne sont pas le peuple : elles-mêmes pensent et décrivent le peuple au masculin. Il est remarquable que dès les années 40 les femmes veillent à ce que la question sociale et culturelle des ouvriers du compagnonnage ait un retentissement national et international, par le biais de la fiction ou par celui des réseaux relationnels. Flora Tristan, lectrice de Sand et de Perdiguier, se décide, après la découverte du *Compagnon* en 1842, à une action missionnaire pour l'Union de tous les ouvriers et ouvrières. En octobre 1843, Flora entre en contact avec Arnold Ruge et German Maürer, qui habitent près de chez elle, rue Vanneau à Paris, car elle envisage son projet d'Union ouvrière comme une association internationale.

### **?? De la lisibilité du roman pour un compagnon d'un métier nouvellement acquis au compagnonnage**

C'est Flora Tristan qui va témoigner de la réception en province du roman de Sand puisqu'elle part en 1844 sur le circuit du Tour de France pour convertir les ouvriers à ses idées, en étant munie de recommandations de Perdiguier. Flora cherche à mesurer la réception

---

<sup>6</sup> *Der Handwerker*. Übersetzt von L. Meyer. In: George Sand, *Sämmtliche Werke*, Bd. 1-4, Leipzig, Wigand 1843 introduction d'Arnold Ruge. La première publication, traduite par Wilhem L Wesché, a pour titre *Der französische Handwerksbursche. Nach dem Franz.* Leipzig, Kollmann 1841

<sup>7</sup> Edition donnée en 1847 par Garnier Frères, année où le roman est traduit en anglais *The Companion of the Tour de France*. Tr. M. Hays. London: E. Hurston, 1847. *The Journeyman Joiner* Tr. Francis G. Shaw. New York: W. H Graham, 1847. Rpt. Dublin: J. M'Glashan, 1849.

provinciale du *Compagnon du Tour de France* comme signe de la volonté de progrès des compagnons et preuve de l'éveil à la conscience de soi de ces ouvriers des provinces. Flora donne une liste des ouvrages qui auront à figurer dans son livre relatant *Le Tour de France* (ouvrage resté à l'état de notes en raison du décès prématuré de la missionnaire) : celui de Dupin, la *Notice historique... des compagnons charpentiers* et le roman de Sand.

En juillet 44, Flora se montre attentive au peu de réception en Avignon, patrie d'Agricol, des ouvrages de Perdiguier et de Sand. Rappelons que, dès la parution du roman (soit le 24 décembre 1840), le journal local *L'indicateur d'Avignon* s'était répandu en un feuilleton fantaisiste et ignominieux sur Sand et Perdiguier. Comme Flora cherche à souligner par ce trait l'incurie des Avignonnais – qui s'opposent par là aux Lyonnais –, on peut en déduire que le roman est bien connu des ouvriers et compagnons.

Le lecteur type du roman, ce serait par exemple J-B-E Arnaud : un boulanger (il appartient donc à un corps de métier nouvellement acquis au compagnonnage) né en 1816, qui a bénéficié d'une solide instruction avant de partir en formation professionnelle chez les Compagnons du Devoir (où il est reçu en 1837). Il est donc en train d'effectuer son Tour de France au moment de la publication du roman (il est à Lyon de 1840 à 1841) et termine son Tour de France en 1843 après 7 années de voyage. Il emblématise la nouvelle génération de jeunes hommes qui ont souvent à choisir entre la femme et l'idéal qui les conduit à voyager et à se perfectionner, comme en rendent compte nombre de chansons de compagnons qui chantent l'arrachement ou l'attente de l'union avec la Belle amie.

En ce sens, les deux histoires d'amour qui coexistent dans le roman, – que ce soit, celle, sublime, d'Huguenin pour Yseult en attente de se concrétiser ultérieurement par un lien marital, ou celle, sensuelle d'Amaury qui abandonne Joséphine, en dépit de l'enfant qu'elle porte, pour voyager –, sont plausibles pour des compagnons partagés entre une image de la femme refusée par fidélité au Devoir et une image de la femme idéalisée. Amaury est tourmenté lui aussi par une forme d'amour idéal, celui pour la Mère, objet du plus grand respect de la part des sociétaires compagnonniques.

J-B-E Arnaud voue un véritable culte à la Mère Jacob, mère des compagnons boulangers du Devoir de la ville de Tours, sujet de nombreux acrostiches, poèmes et chansons qu'il lui dédie le temps de son Tour de France.

Il publie en 1848 un chansonnier pour célébrer la régénération du compagnonnage alors même qu'il est devenu marin, car Arnaud est républicain et il scelle ainsi l'avènement de deux idéaux indissociables. Il insère des fragments du roman dans ses chansons pour dépasser le cadre du compagnonnage et cibler la classe ouvrière : les discours de Pierre Huguenin sur l'union ouvrière comme seul moyen d'empêcher l'écrasement du prolétaire.

La lecture du roman devient une des voies privilégiées de l'amélioration sociale. L'indice le plus certain de cette réception du roman est celui de la forme traditionnelle de redite chantée. En 1863, dans la dernière version du *Livre du compagnonnage*, un certain Angevin-la-Sagesse intègre dans son chant pour la Sainte-Anne des menuisiers le quatrain de la chanson du Berrichon donnée dans *Le compagnon*<sup>8</sup>.

Ce qui manque à notre méthode (ou absence de méthode) d'investigation, c'est une étude objective, d'historien, portant sur les usagers des cabinets de lecture ou sur les livres y figurant. Une étude similaire à celle menée par Françoise Vaysse sur la fréquence des titres

---

<sup>8</sup> *Le Compagnon du Tour de France* (chap 17)  
Chassons loin de nous le chagrin  
Qui tant d'hommes dévore  
Pour nous le passé n'est plus rien  
L'avenir rien encore

des romans de Sand dans les bibliothèques associatives ouvrières pour la fin du siècle (fin du Second Empire et sous la Troisième République). Le militantisme ouvrier et la pratique de la lecture sur le modèle associatif des bibliothèques étant liés, relevons que ces bibliothèques associatives parisiennes accordent une place importante à l'ensemble des œuvres de Sand et que, dans ce corpus, *Le Compagnon* est en position moyenne<sup>9</sup>.

Même si notre étude ne s'établit qu'à partir d'un échantillon restreint de compagnons aussi bien lecteurs qu'auteurs, il apparaît que Sand est lue attentivement par les jeunes qu'elle entend toucher dès 1841, y compris par des traditionalistes raillant les projets de régénération du compagnonnage ou des adversaires de Perdiguier, ceux convaincus des bienfaits du mutuellisme comme Pierre Moreau, ou ceux qui deviendront sous l'Empire des détracteurs du compagnonnage tels Arnaud ou le cordonnier Toussaint Guillaumou. Ces auteurs de *Mémoires* (parus autour de 1860), sans prétendre à l'art du *Compagnon du Tour de France*, regretteront que le charme de la fiction de Sand n'ait pas voulu traiter de la médiocrité du compagnonnage. Ce qu'elle n'a pas vu, c'est le ressentiment des ouvriers de la nouvelle génération à l'égard d'une organisation, désuète dans ses croyances, qui entend les humilier sous prétexte qu'ils sont membres d'un métier récemment agrégé au compagnonnage (ce qui pose la question de la légitimité de leur présence et remet en cause les traditions). Le roman a cependant pu aider à cette formulation critique.

Tandis que la figure de Salomon, Père fondateur, est, dans le roman, ravalée au rang de fétiche, Sand assimile le chef-d'œuvre d'artisan, encyclopédie en trois dimensions, à un « *colifichet* ». Pour elle, ces deux excellences engendrent des rivalités d'orgueil favorisant les inégalités, ce qui les disqualifie. Sand considère que le temps passé à servir la gloire de la Société induit un manque d'heures de cours professionnels pour les jeunes affiliés. Pour elle, l'éducation populaire vaut plus que toutes les prouesses manuelles, qui restent entachées de l'anathème divin sur le travail. C'est à cette éducation populaire qu'elle a peut-être voulu se vouer en inventant une fiction plus particulièrement destinée aux tout jeunes ouvriers qui formeront le peuple à venir, celui de la République. Un bonapartiste, comme Pierre Capus, poète d'importance du Compagnonnage à qui la *Grande encyclopédie Larousse* consacre une notice, ne dira rien de Sand : si le célèbre cordonnier effectue son Tour de France entre 36 et 42, comme Arnaud, il n'est pas de la même génération car il est né en 1803, ceci expliquant cela.

Nous ne relevons qu'une seule attaque personnelle contre Sand venue d'un compagnon : un vague parent, le toilier Brault, père de la petite Augustine élevée par Sand, l'accuse de « détournement d'enfant ». Si son pamphlet, *Biographie et critique de George Sand* liquide une querelle de famille, relevons que les compagnons se montrent toujours respectueux de la personne, ils rendent hommage au courage et à l'humilité d'une artiste d'importance, en dépit de la controverse suscitée par ses écrits.

## **Conclusion :**

Enfin pour conclure, sur des perspectives de recherche possible, et entamer le débat, nous oserons une boutade finale sur le fait qu'il n'y a aucun doute sur sa réception contemporaine : c'est ce roman qui emblématise la littérature sandienne à chaque commémoration. Nous avons évoqué l'importance de la Mère dans l'idéal compagnonnique. Au fil du temps, un glissement va s'opérer et la figure de Sand, davantage encore que le roman, va ressurgir à des moments clefs de la chaotique histoire des compagnonnages. Avoir une Mère est pour la

---

<sup>9</sup> Françoise Vaysse : « George Sand et le public ouvrier des Bibliothèques » revue *Les amis de George Sand* n°26, 2004, pp. 107-126

société compagnonnique signe de sa bonne santé et de la force de son établissement dans une ville ; la Mère a, dans l'espace et au présent, une fonction équivalente à celle de l'Ancien : sécurité et pérennisation d'une identité. Sans avoir jamais été élevée à ce rang, malgré les légendes qui courent à ce sujet et suite à une confusion avec sa petite-fille Aurore Lauth-Sand, on peut constater, par des traces iconographiques et quelques chefs-d'œuvre des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, que le nom de Sand permet, aujourd'hui comme hier, d'ouvrir un débat sur les rapports de la réalité et de la fiction, et d'interroger le passé et l'avenir de ces organisations aux prises avec les soubresauts de l'économie sociale, aux prises avec l'idéologie qui sous-tend les orientations à donner à la formation professionnelle de la jeunesse, aux prises avec la question de la transmission d'un patrimoine culturel dans une société en crise.

### BIBLIOGRAPHIE

George SAND : - *Le compagnon du tour de France* éditions Poche, 2004.  
- *Correspondance* édition G Lubin, Paris, Garnier, 1969, Vol V.

Agricol PERDIGUIER : *Le livre du Compagnonnage*. Marseille, Laffite reprints, 1985

*Bibliographie des premières publications des romans de George Sand*, Bruxelles, société des bibliophiles et iconophiles de Belgique, 1965.

Jean BRIQUET : A. Perdiguier. *Correspondance inédite avec G Sand et ses amis* Paris, Klincksieck, 1966.

Flora TRISTAN : *Le Tour de France. Journal 1843-1844* Paris, Maspéro, 1980 tome 2.

Helga JEANBLANC : *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris*, Paris, CNRS éditions, 1994.

Frédéric BARBIER : *L'empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine*, Paris, éditions du Cerf, 1994.

Martine WATRELOT : *Le Rabot et la Plume. Le compagnonnage littéraire au temps du Romantisme*, Villeneuve d'Ascq, A.N.R.T., 2002.